

Drame franco-allemand de la guerre mondiale.

Le siècle de la réconciliation.

Un journal de campagne jauni le met sur la piste : une patrouille de soldats allemands tua un capitaine français durant la première guerre mondiale. Presque cent ans plus tard Helmut Richter découvre, dans les affaires que lui a légués son père, des effets personnels du mort.
De Stefan Simons, Paris.

« C'était par un matin frais du mois d'août. La pluie, plus froide sur les hauteurs que dans la douce plaine, transperça la forêt et le vent plia les cimes des arbres mouillés. A l'ouest du ruisseau se dressaient les chevaux de frise qui servaient de défense à l'ennemi ; d'ici on pouvait voir un réseau de fils de fer barbelés qui grimpait le long de la pente raide. Comme des souris enfouies dans une tranche de lard, trois compagnons étaient assis au milieu des barbelés, le chef de la patrouille allemande, le lieutenant Richter et deux de ses soldats. »

Helmut Richter déplie les pages jaunies de format A4 et les pose sur le bureau de son appartement. Comme entête de ces pages cireuses on pouvait lire : « *Du Sundgau et des Vosges* » et en-dessous ces données volontairement imprécises : « *journal de campagne d'un corps d'armée* » - en temps de guerre, toute référence au régiment d'appartenance était considérée comme un secret militaire. « *J'ai découvert ces pages dans les affaires léguées par mon père il y a une bonne dizaine d'années* » dit ce retraité de Francfort âgé de 78 ans.

Dans une prose héroïque, caractéristique de cette époque, l'article retrace les faits et gestes du père de Richter. Sous le titre « *un raid* », notre correspondant militaire retrace l'attaque d'un poste français par la patrouille du lieutenant Richter dans le Sud de l'Alsace, en été 1918.

« La patrouille était déterminée à livrer combat. A peine s'était-elle dissimulée que sur la droite, de l'autre côté du virage, on pouvait entendre des éclats de rires et des conversations à haute voix. L'ennemi approchait. Protégés par le contre jour, les hommes attendaient, tendus, genoux à terre, prêts à s'élanter. - Plus près, plus près ... allons-y - cria le lieutenant avant de bondir sur le chemin abattant un soldat et agrippant de sa main gauche un autre qu'il voulut capturer vivant. »

Une inscription finement ciselée.

Cet héritage reposa dans un coffre pendant plusieurs dizaines d'années ; après la mort de son mari, la mère de Richter le transmis d'abord à sa sœur. Ce n'est que depuis à peine dix ans que le legs de son père est tombé dans les mains de Richter. Pas seulement ce journal de campagne mais aussi quelques effets personnels : deux médailles de la Vierge Marie, une plaque militaire métallique et un étui à cigarettes en cuir. Le retraité scruta la plaque de plus près et découvrit l'inscription finement ciselée : « *Capt. Vacquier, Montignac Dordogne* ».

Le décryptage du journal fut l'objet d'un travail de recherche qui dura plusieurs mois et qui mis à jour le drame personnel de deux soldats, un allemand et un français. L'un, fils d'un pasteur sévère de Westphalie, s'est présenté comme engagé volontaire, à 19 ans, lorsque la guerre éclata. Il fit campagne en France et en Russie et fut envoyé sur le front, en Alsace, en avril 1918. Promu lieutenant, il aspirait vraisemblablement à monter en grade. André Vacquier accomplit son service du côté français et faisait partie des huit millions de français mobilisés. Avocat de profession lorsque la guerre éclata, il était le fils d'une famille aisée de la bourgeoisie de Dordogne. Marié et père de deux filles, il tomba le 5 juin, dans la forêt vosgienne, sur cette patrouille qui lui fut fatale.

L'effet de surprise de l'attaque provoque la fuite des français.

Ils rejoignaient les abris de la ligne de front, étaient de bonne humeur et plaisantaient lorsqu'ils sont tombés dans l'embuscade dressée par Richter et ses huit hommes. Richter pouvait lire la suite dans le rapport militaire n° 85 où l'attaque sournoise du Lieutenant Richter était citée comme un acte de bravoure : « *La patrouille rejoignit sans encombre le fossé allemand* ».

La passion qui entoure l'engagement militaire dans les Vosges du Sud entre Villé, Colmar et Mulhouse en 1918 cache en réalité le fait que cette guerre s'est enlisée dans une guerre de position. Des batailles meurtrières coûtent la vie à des dizaines de milliers de soldats. Pour soutenir le moral des troupes et susciter un sursaut patriotique il faut pouvoir rendre compte de faits d'armes héroïques.

« *Devant la soudaineté de l'attaque les français s'enfuirent, un officier, resté en retrait, engage une lutte avec le lieutenant Richter. C'était un homme lourd et robuste qui bouscula le frêle allemand dans les fourrés et enserra sa gorge* » c'est ainsi que le journal de campagne décrit le combat qui prit fin lorsque, dans la bagarre, un camarade de Richter lui tira une balle en pleine tête.

Mais c'est quatre mois après la rencontre tragique entre le lieutenant allemand et le capitaine français, sur les hauteurs du Hilsenfirst, que cet acte de bravoure paraît dans le journal de campagne de l'Alsace, le 10 octobre.

Le capitaine sera enterré à Montignac.

Le corps sans vie du capitaine est trainé en cachette, à travers les fossés et les barbelés, derrière les lignes allemandes. Le rapport est laudatif : « *Leur attaque fulgurante a permis d'abattre l'ennemi malgré la faiblesse de leur nombre, de tuer quatre officiers et de ramener un important butin.* ». Entre autres, des cartes et des informations militaires cruciales. Les effets personnels du français, deux médailles en argent et un étui à cigarettes sont conservés par le lieutenant Richter. Ce sont ces articles qui vont permettre plus tard à son fils de retrouver la trace du capitaine Vacquier.

Dans son pays d'origine la mort de Vacquier ainsi que les circonstances exactes du drame furent d'abord ignorées ; le capitaine était considéré comme disparu. Le corps du capitaine fut sans doute enterré par les allemands, non loin du front près de Roderen. Ce n'est que deux ans après la fin de la guerre, le 6 septembre 1920, que le tribunal militaire de Sarlat constata son décès et précisa comme date de sa mort, la date du 30 Août 1918, date probable de l'enterrement,. De manière laconique, le communiqué indiquait : « *mort pour la France, tué par l'ennemi* ».

Sa veuve fit transférer la dépouille mortelle en Dordogne. Il reposera définitivement dans le jardin de la maison familiale de Montignac, au pied d'un bosquet d'épicéas.

Une lettre à destination de la France

L'histoire aurait pu s'arrêter là s'il n'y avait pas ces médailles et la plaque de métal. Et un fils qui, après plus de 70 ans, se pose encore des questions. « *Mon père ne m'aurait pas parlé de son vécu pendant la guerre* » raconte Richter. Toutefois, il se souvient d'un voyage nostalgique, en voiture, en Alsace. « *A la demande de mon vieux père, nous sommes allés en 1971 dans les Vosges. Il me mena avec assez de précision au col qui domine Hilsen, et malgré la végétation qui avait changé, après avoir scruté les alentours, il reconnut un chemin qu'il avait jadis emprunté.* ». Ce qu'il avait put vivre là resta toutefois un mystère entre le père et le fils. Il se souvient de cet épisode lorsqu'il passe en revue ces objets légués. Sa curiosité fut éveillée. Lorsqu'il déchiffra plusieurs années plus tard la plaque de métal, il trouva, grâce à internet, un lieu semblable : Montignac : 2966 habitants

au Sud-Est du département de la Dordogne. Le 6 Septembre 2007, dans un français choisi, il écrit une lettre à Mme/Mr le Maire avec pour objet : enquête familiale ; « *Permettez-moi de vous poser une question qui concerne un ancien habitant de votre commune ou plus précisément un de ses descendants s'il en existe. Mon père est décédé il y a trente ans et m'a légué entre autres souvenirs quelques médailles. Si vous m'indiquez comment je peux prendre contact avec la famille du capitaine Vacquier vous m'aideriez à remplir un devoir patriotique et humanitaire et tout le monde vous sera reconnaissant.* »

La cousine réagit avec une certaine retenue

Cette demande inhabituelle fut prise immédiatement en considération car la maison familiale était toujours en possession des héritiers de la famille Vacquier, connus dans la commune. Quelques semaines plus tard, la lettre parvint à l'homme d'affaires François Leroux, un petit-fils d'André Vacquier ; lui et sa cousine étaient les seuls descendants en vie. Leroux, européen convaincu et passionné, est enthousiasmé. Il entrevoit la possibilité de faire la lumière sur un épisode ténébreux de son histoire. La cousine par contre réagit avec plus de retenue ; elle est excédée par le fait qu'Helmut Richter ait attendu trente ans pour entreprendre cette recherche. Et cette femme de 79 ans est profondément déçue de constater que cette demande émanant de Francfort n'a pas pu parvenir à sa mère, seule personne de la descendance qui a encore connu André Vacquier et qui est morte il y a deux ans.

Même Leroux, après une phase d'étonnement se pose des questions sur cette intrusion du « *passé allemand* » à travers cette lettre de Francfort. « *Comment j'ai réagi ? Etonnant* » dit-il. Est-ce-que l'initiative de cet inconnu allemand est « *sympathique, courageuse, généreuse ?* » Leroux hésite.

C'est une circonstance familiale qui finit par le convaincre. Le petit-fils d'André Vacquier mort en 1918 apprend, en même temps qu'il prend connaissance de la requête de Richter, qu'il va devenir grand-père d'une petite fille franco-allemande car son fils aîné Mathieu est marié avec une allemande. « *La conjonction des deux histoires me parut être un signe du destin* » dit-il, la larme à l'oeil. « *J'ai vécu ceci comme un moment symbolique émouvant* ».

Nous avons fait la paix avec l'histoire

Cet homme de 68 ans décide d'aller rechercher lui même les effets de son grand-père auprès de Helmut Richter. Sa cousine est d'abord choquée mais se laisse convaincre d'entreprendre le voyage à Francfort. Six mois après le premier contact, les descendants du lieutenant et du capitaine se retrouvent dans l'appartement du retraité. « *Comme toujours en Allemagne, autour d'un café et d'un gâteau* » dit Leroux. Ils passent en revue les détails de l'histoire, même les plus douloureux. Ensuite l'allemand remis les effets personnels d'André Vacquier : les médailles, la plaque militaire et l'étui à cigarettes. « *C'était très prenant* » se souvient Leroux.

« *Nous avons fait la paix avec l'histoire* » dit-il en pensant à la fois aux relations franco-allemandes et à l'histoire des deux familles de part et d'autre du Rhin. Qu'il ait fallu abattre les épicéas, devenus trop vieux, qui se dressaient près de la tombe du capitaine Vacquier est tout aussi symbolique.

Traduction : BM 21/08/2011